

reusement comptés... J'ai une folle idée... impraticable peut-être, mais il faut que je te la dise.

— Pauvre et bon Fernand..., toujours le même. Voyons ton idée.

— Mme Raymond, toi et M. Charpentier, devez-vous encore rester ici longtemps ?

— Non..., je dois ce matin subir un dernier interrogatoire, puis, après-demain, nous serons dirigés sur Paris.

— Voilà mon projet... il n'est pas tout à fait mien... Il m'est inspiré par la vaillante action de M. Charpentier, qui a délivré ton oncle.

— Explique-toi.

— Je viens de parcourir la route de Limoges à Châteauroux, j'ai remarqué à cinq lieues d'ici une gorge de rochers. La route, rapide à cet endroit, est profondément encaissée... On vous conduira nécessairement en voiture sous bonne escorte...

— Sans doute.

— Une quinzaine d'hommes déterminés, dont cinq ou six à cheval, peuvent, dans l'endroit que j'ai remarqué, avoir raison de l'escorte... et vous délivrer.

Jean se tourna vers sa mère, et lui dit avec émotion en me montrant du regard :

— Brave Fernand, toujours le même dévouement.

Mme Raymond resta muette ; je continuai : — J'ai parmi mes gardes et mes métayers, presque tous anciens soldats, une dizaine d'hommes de cœur ; il me sera facile de compléter le nombre.

— Fernand...

— Laisse-moi achever... Je me remets en route dans une heure ; je retourne à la Ribalière faire mes préparatifs ; mes hommes partiront isolément par la diligence ; je leur donne un rendez-vous convenu ; moi, avec cinq ou six des plus résolus, nous montons à cheval, et...

— Monsieur Duplessis, — me dit Mme Raymond, en m'interrompant, — nous sommes très reconnaissans de votre bonne volonté, mais il nous est impossible d'accepter cette offre...

— Pourquoi cela, madame ?

— D'abord... parce que cela serait compromettre gravement les braves gens qui vous suivraient et ensuite vous compromettre vous-même.

— Eh ! madame, que m'importe...

— Cela, monsieur, m'importe beaucoup, à moi... — me répondit Mme Raymond, avec un accent de froideur hautaine, nuance si légère, d'ailleurs, que Jean n'en fut pas frappé.

Je sentis avec douleur que sa mère ne voulait accepter aucun service d'un homme qui l'avait outragée ; je restai muet et baissai la tête avec accablement, pendant que Mme Raymond, d'un ton moins absolu, de crainte sans

doute d'éveiller les soupçons de son fils, ajoutait :

— Oui, monsieur Duplessis, il m'importe beaucoup de ne pas abuser de votre bon vouloir...

— Puis, — ajouta Jean, — les préparatifs de cette attaque de vive force seraient infailliblement remarqués... L'issue de cette agression est douteuse. Or, mon bon et brave Fernand, si nous n'avons pas craint de te demander asile, c'est qu'en supposant que l'on nous eût arrêtés chez toi, cela ne t'exposait à aucune poursuite ; mais une attaque à main armée, diable ! tu ignores donc où cela peut te conduire, mon pauvre ami ?

— Je n'en sais rien... je n'y ai pas songé ; mais ce que je sais maintenant, Jean, et cela m'afflige profondément, c'est que tu ne me croies bon qu'à te rendre des services sans danger pour moi...

— Te blesser... moi... Ah ! Fernand, tu es injuste ! — s'écria Jean en me serrant les mains dans les siennes. — N'était-ce pas déjà mettre ta générosité à l'épreuve que te demander à toi, royaliste, un asile pour nous, *Jacobins*, comme on nous appelle.

— Tu as hésité, peut-être ?

— Pas un moment, ma mère te le dira ; mais, je te le répète, il y a un abîme entre te demander un refuge et accepter de toi une de ces offres qui ne s'acceptent qu'entre soldats d'une cause commune. Mais je te remercie du fond du cœur, mon cher Fernand ; ton offre courageuse est un nouveau gage donné par toi à notre vieille amitié.

— Ainsi, mon voyage aura été stérile ; ainsi, je serai venu inutilement dans cette prison, où j'étais accouru dans l'espoir de t'être bon à quelque chose ? Jean, je t'en supplie, ne me refuse pas ma dernière consolation ; que je ne quitte pas cette prison sans t'avoir été utile... Parle, que puis-je faire ?

— Bon Fernand, — répondit Jean en me tendant la main, — allons, ne me gronde pas ; ma mère et moi, nous aurions bien un service... à te demander..., mais...

— Jean ! — dit vivement Mme Raymond en interrompant son fils, et d'un signe lui imposant silence.

Jean regarda sa mère, fort surpris, et lui dit :

— Vous savez pourtant, je crois, ma mère, ce dont je veux parler à Fernand ? Nous ne pouvons, pour cela, nous adresser qu'à quelqu'un dont nous répondrions comme de nous-mêmes...

— Cela est vrai, mon ami.

— Alors, ma mère, pourquoi ne pas accepter l'offre de Fernand ?

— Parce qu'il vaut mieux, mon enfant, ne pas abuser de l'obligeance de M. Duplessis.

— Croyez-vous qu'il craigne de faire le voyage de Paris, — reprit Jean.

— Puis, se retournant vers moi, il ajouta :

— Cela, sans doute, te dérangerait trop ?

— Moi ! — m'écriai-je. — Peux-tu penser qu'une pareille considération m'arrête ! De grâce, explique-toi.

— Mon ami, — dit Mme Raymond à son fils, en pesant lentement ses paroles, — je crois plus opportun... de ne pas causer ce dérangement à M. Duplessis... ; je te prie donc de ne pas insister...

— Comme il vous plaira ma mère, — répondit Jean avec déférence ; et il ajouta en souriant :

— Tu le vois, mon pauvre Fernand..., ce n'est pas ma faute...

J'étais navré ; Mme Raymond, dans son juste ressentiment de l'outrage qu'elle avait dû cacher à son fils, me méprisait assez pour ne pas vouloir accepter mes services, ou se défait assez de moi pour craindre de me confier un secret important... Le refus de Mme Raymond me fut si pénible, que Jean remarquant mon accablement, dit tristement :

— Voyez, ma mère, combien Fernand est chagrin de ne pouvoir nous témoigner une dernière fois son dévouement ! Je ne me permettrai pas d'insister auprès de vous... ; cependant laissez-moi vous faire observer que...

— Mon enfant, — dit Mme Raymond en interrompant de nouveau son fils, et cherchant évidemment un prétexte pour donner le change à Jean qui paraissait de plus en plus surpris de la persistance du refus de sa mère, — tu oublies que monsieur nous a appris que Mme Duplessis était souffrante, et qu'elle lui inspirait même quelques inquiétudes ; est-ce en de telles circonstances que nous pouvons demander à M. Duplessis de se rendre à Paris ?... quitter sa femme qui réclame ses soins.

Cette raison parut produire quelque impression sur Jean, et il s'apprêtait à répondre à sa mère, lorsque nous entendîmes des pas s'approcher et des crosses de fusil résonner dans le corridor. Malgré moi je tressaillis et m'écriai :

— Jean, qu'est-ce cela ?

— Rien... — me dit-il en souriant. On vient sans doute me chercher pour mon interrogatoire devant le juge d'instruction. L'on me fait, tu le vois, les honneurs de la guerre.

— Puis, me tendant la main : — Après mon interrogatoire, on me reconduira dans ma prison ; je ne te retrouverai donc plus ici... car tu vas, je l'espère, accorder encore quelques instans à ma mère. Adieu, Fernand et pour toujours, adieu ! Ma mère et moi, n'oublierons jamais que tu as été notre ami jusqu'à la fin... Encore adieu, et embrasse-moi avant l'entrée de ces gens-là...

Les yeux mouillés de larmes, je me jetai dans les bras de Jean.

La porte s'ouvrit bientôt, le geôlier pria Raymond de le suivre, et me dit :

— Monsieur... dans une demi-heure votre permission sera expirée.

— Monsieur, me dit vivement Mme Raymond devant le porte-clé, sans doute afin de m'engager à sortir et à la laisser seule, je crains d'abuser de vos momens...

— Madame, si vous le permettez, je ne perdrai pas une des minutes que m'accorde la permission que j'ai reçue, — répondis-je en m'inclinant.

Le geôlier sortit et je restai seul avec Mme Raymond.

— Monsieur, me dit Mme Raymond, avec une expression de mépris glacial, vous abusez cruellement de ma position de prisonnière.

— Madame, lui répondis-je d'une voix profondément altérée, il me faut un grand courage pour m'exposer à votre juste indignation ; mais devrais-je mourir à vos pieds, rien ne m'empêchera de vous supplier, à mains jointes, à genoux, non de me pardonner, mais de me donner au moins l'occasion d'expier un outrage dont le souvenir sera l'éternel remords de ma vie.

— Assez, monsieur ! les grossièretés d'un homme ivre ne m'outragent pas ; il est même indigne de ma colère, il m'inspire autant de dégoût que de pitié ; je l'évite et je passe. Ainsi, passons, monsieur.

— Eh bien ! madame, pitié pour l'homme ivre, pitié pour le fou, dont la folie a duré onze ans, et qui est revenu à la raison aujourd'hui, dans cette prison, où il sent une admiration religieuse remplacer dans son cœur une passion insensée, furieuse. Ah ! il fallait qu'elle fût insensée, furieuse, ivre, vous l'avez dit, madame, pour m'avoir égaré jusqu'à commettre une lâche et infâme trahison, dont rougiraient les plus misérables ! J'ai conscience de mon indignité ; mais, je vous en conjure, laissez-moi en appeler à ces offres de dévouement que tout à l'heure encore j'étais si heureux de faire à Jean. Ah ! ma vie s'il le faut pour...

— Monsieur, — me dit froidement Mme Raymond en m'interrompant, — il faut estimer, honorer les gens, dont on accepte le dévouement ; accepter aujourd'hui, c'est s'engager à rendre demain. Nous ne sommes plus, vous et moi, monsieur, dans des conditions qui permettent cet échange de générosité. Je ne sais s'il vous reste quelques sentimens honnêtes dans le cœur ; si cela était, par impossible, je leur ferais un dernier appel.

— Ah ! madame... parlez... ordonnez...

— Il ne s'agit pas de moi, monsieur, mais de votre femme ; une adorable enfant que vous

méconnaissiez ; elle revenait à vous, et vous avez eu la barbarie de la repousser...

— Madame, un dernier mot de grâce. Lors de cette nuit funeste, j'ai entendu votre entretien avec Jean... Oui, j'ai appris ainsi avec quelle courageuse résignation il se sacrifiait à mon repos, en bravant de nouveaux périls... qu'hélas, ainsi que vous, il a rencontrés, madame.

— Puisque vous avez entendu cette conversation, monsieur, sachez que mon fils a cédé... je l'en approuve, à un sentiment de délicatesse exagérée. Grâce à Dieu, ses appréhensions n'étaient pas fondées...

— Erreur, madame ; Albine... l'aime.

— Albine !

— Elle me l'a avoué...

— Ah ! la malheureuse enfant !

— Oui... madame..., oui, elle est bien malheureuse, car cet aveu loyal dont elle n'avait pas à rougir, je l'ai accueilli avec dureté, j'ai été méprisant, cruel. Restée calme et admirable de douceur et de dignité, suivant vos conseils, occupant noblement sa vie, elle accomplissait religieusement ses devoirs envers moi. Loin de m'apitoyer, cette douceur, cette sérénité m'aigrissaient ; je voyais d'un œil indifférent sa santé s'altérer... Enfin, que vous dirai-je, madame ! Ma sincérité dans l'aveu du mal vous fera peut-être croire à la sincérité de mon repentir et de mes résolutions pour l'avenir... Oui, sachant ma femme détachée de moi et toujours occupée de Jean..., j'allai jusqu'à cette odieuse pensée... que si le hasard m'enlevait Albine...

— Monsieur, n'achevez pas ! — s'écria Mme Raymond en s'éloignant de moi avec horreur, — oh ! n'achevez pas !

— Cette horreur que je vous inspire, madame, je l'ai ressentie contre moi-même, lorsque ma femme et moi, tremblant pour vos jours et pour ceux de Jean, elle m'a ouvert son cœur. Ah ! croyez-moi, la haine dont mon âme était remplie s'est changée en une compassion profonde, lorsque j'ai vu la douleur morne, effrayante d'Albine apprenant le sort terrible dont vous étiez menacée... enfin, madame, au nom de cette infortunée qui vous appelle sa mère, laissez-moi vous dire un mot encore... Il vous offenserait peut-être, mais vous le pardonnerez lorsque vous saurez quelle réponse touchante il a provoquée. Je n'ai pu, en apprenant votre arrestation, vos dangers, cacher à ma femme la passion insensée que vous m'inspiriez, en me taisant sur l'outrage dont la honte m'écrasait.

— « Ah ! je n'ai plus le droit de me plaindre de votre indifférence, — s'est écriée Albine, — je n'ai plus le droit d'accuser votre cœur, puisqu'il éprouve un amour qui l'honore, et que je comprends, car moi, que suis-je auprès de Mme Raymond ? »

Voyant le regard de la mère de Jean devenir humide, j'ajoutai :

— Les larmes vous viennent aux yeux, madame. Ah ! je le crois, car les miennes aussi ont coulé ; de ce moment j'ai éprouvé la plus tendre commisération pour Albine. Mes yeux se sont ouverts. J'ai mesuré toute l'étendue du mal que j'avais fait à cette pauvre enfant, de qui j'ai trop tardivement, hélas ! reconnu la valeur... Après vous, madame, je ne sais pas de femme plus heureusement douée... J'ai donc juré... je jure devant vous, de consacrer désormais toute ma vie au bonheur d'Albine. Elle aime Jean, je le sais, c'est ma faute ; je respecterai ce sentiment, je serai pour elle un ami, un frère, mais le plus affectueux, le plus dévoué des frères...

— Pour le bonheur d'Albine, je voudrais vous croire, monsieur, et je ne le puis. En cet instant, vous vous croyez sincère, comme lorsqu'autrefois vous vouliez suivre la même carrière que mon fils. Le lendemain, vous étiez page du roi...

— Ah ! madame, vous êtes sans pitié.

— Chez vous aussi, vous vous croyez sincère, en me jurant de suivre mes avis, de rendre votre femme heureuse, comme elle méritait de l'être.

— C'est qu'alors, madame, j'étais tantôt insensé..., tantôt raisonnable... Aujourd'hui la folie a disparu, la raison seule est restée. Je vous en supplie, ayez confiance en mes promesses, et mettez-moi à même d'expier le passé.

— Rendez Albine heureuse, monsieur, que la résolution prise aujourd'hui ne soit pas éphémère comme tant d'autres..., le bonheur de votre femme sera la plus sainte expiation du passé.

— Ainsi, madame, vous ne daignez pas me confier cette mission dont parlait Jean ?

— Non, monsieur.

— Vous ne me jugez pas digne de me dévouer pour vous ? Vous me regardez comme un homme sans foi !

— Monsieur, vous avez été longtemps insensé, m'avez-vous dit ; votre raison ne me paraît pas raffermie depuis assez longtemps pour que je vous accorde ma confiance. Si plus tard j'apprends que vous rendez Albine heureuse, alors, monsieur, j'aurai la certitude que tout sentiment d'honneur n'est pas éteint en vous.

— Ainsi, madame, je ne remporterai pas même la consolation d'avoir pu vous être utile !

Mme Raymond, au lieu de me répondre, regarda sa montre, placée à côté d'elle sur son lit, et me dit froidement :

— Il est temps de vous retirer, monsieur. L'heure de la visite est écoulée ; on va venir vous avertir.

— Madame, je vous en conjure...

— J'espère qu'Albine me donnera de ses nouvelles. Priez-la, monsieur, d'adresser ses lettres à Paris, poste restante, je trouverai moyen de me les faire parvenir dans ma prison.

Le geôlier entra et m'avertit que l'heure de me retirer était venue.

Je saluai profondément Mme Raymond et je sortis, d'autant plus désespéré de son incrédulité que jamais je n'avais été plus sincère. Aussi, en quittant Mme Raymond, je me promis de vouer ma vie au bonheur d'Albine. « La seule expiation possible du passé, » m'avait dit la mère de Jean.

Je me décidai à repartir sur-le-champ, sans attendre une lettre que Mme Claude devait m'adresser à Limoges pour me donner des nouvelles de ma femme.

C'était, je me le rappelle, le 1er août 1830. En relayant à quelques lieues de Limoges, je remarquai une certaine agitation dans un gros bourg. Je m'informai, et j'appris qu'une grave sédition avait éclaté à Paris, par suite de la promulgation des dernières ordonnances, mettant le trône en danger. Cette nouvelle me parut exagérée. Cependant, les journaux et les courriers manquaient depuis deux jours. Les événements me parurent devoir être fort graves, et, quoique les hasards de cette révolution missent en question la position du parti auquel j'appartenais, je me consolai en songeant que le triomphe des libéraux aurait du moins une heureuse influence sur le sort de Jean et de sa mère : me disant aussi cependant que si la sédition était comprimée, leur situation deviendrait sans doute désespérée. Le parti dont ils étaient l'âme ayant sans doute vaillamment combattu dans cette insurrection.

Plus j'avais sur la route, plus les bruits se confirmaient. On parlait de la fuite du roi Charles X ; les uns assuraient que la République était proclamée, d'autres que l'on offrirait la couronne au duc d'Orléans.

Je n'avais jamais eu d'opinions politiques très ardentes, le royalisme résultait chez moi beaucoup plus des traditions de famille que d'une conviction réfléchie. Pourtant, durant mon service dans les pages et dans les gardes, j'avais souvent approché le vieux roi, son sort me touchait, et j'hésitais à croire la révolution complètement triomphante.

Au dernier relais avant Châteauroux, je rencontrai une malle-poste pavoisée de drapeaux tricolores ; le conducteur distribuait des proclamations et des journaux. Plus de doute : Charles X était détrôné, le duc d'Orléans proclamé lieutenant-général du royaume.

J'oubliai la grandeur de l'événement politique, pour ne songer qu'à Mme Raymond et à son fils. Evidemment, la République proclamée ou non, une amnistie serait accordée à tous les condamnés ou prévenus politiques. Jean et sa mère étaient sauvés.

J'eus d'abord l'idée de retourner à Limoges afin de devancer le courrier et d'être le premier à saluer les prisonniers de cette nouvelle inespérée ; mais l'inquiétude où j'étais sur la santé d'Albine, et cette pensée qu'il était mieux de courir à ses amis au jour du malheur qu'au jour du triomphe, me détournèrent de ce projet.

Je poursuivis ma route, admirant alors non seulement l'héroïsme et le courage persévérant de Mme Raymond et de son fils, mais la justesse de leur jugement, et la puissance de leur parti, puisque ce gouvernement qu'ils minaient, qu'ils attaquaient depuis longtemps, succombait enfin, il faut l'avouer, aux acclamations presque générales ; car, sur toute la route, la vue du drapeau tricolore faisait éclater l'enthousiasme des populations. Je relayais à Châteauroux, lorsque je vis notre préfet, M. de Sainte-Marie, accourir à la poste, son chapeau orné d'une énorme cocarde de rubans tricolores, venant, disait-il, assurer le service des malles-postes. Lorsqu'il m'aperçut, il accourut à ma voiture et me dit à demi-voix :

— Ah ! mon cher monsieur Duplessis ! combien je me félicite maintenant de n'avoir pas fait arrêter chez vous la prétendue marquise, son fils et le vieux chef de chouans... Je me doutais de la chose, mais j'ai fermé les yeux. Leur parti triomphe, cela ne m'étonne pas, c'est justice. Le ministère Polignac était un défi jeté à la France. Ces malheureux rétrogrades voulaient nous ramener au règne du bon plaisir, au bon temps de la féodalité ! C'était hideux, nous marchions sur un volcan, je l'avais toujours dit, et je modérais autant que possible les ordres impitoyables que je recevais. Vous allez vous trouver dans une position superbe ; vous avez caché trois des conspirateurs les plus importants du parti avancé ; vous leur rappellerez en temps opportun que je ne les ai pas fait arrêter chez vous. Ah ! quelle révolution ! Elle a éclaté comme un coup de foudre. Je suis bouleversé. Cette nuit, j'ai manqué d'avoir une attaque d'apoplexie... Et pour comble de malheur mon médecin, le meilleur médecin de Châteauroux, était chez vous.

— Chez moi ! m'écriai-je alarmé, car j'avais un instant oublié Albine en écoutant le malheureux préfet, dont la lâche versatilité m'inspirait autant de dégoût que de pitié. — Votre médecin a été mandé chez moi ?

— Ah ! mon Dieu, c'est vrai... J'oubliais, au milieu de ces graves événements... Eh bien ! cette pauvre Mme Duplessis !...

— Que voulez-vous dire ?

— N'avez-vous pas envoyé cette nuit un exprès, bride abattue, pour chercher mon médecin ?

— Je ne viens pas de chez moi, — j'arrive de Limoges. Ah ! vous m'épouvantez, — m'é-

criai-je en quittant en hâte M. de Sainte-Marie. Je hâtai la marche du postillon, et j'arrivai à la Riballière vers la tombée de la nuit.

La lettre suivante avait été écrite par Albine à son amie pendant mon absence :

« Mme Raymond et son fils sont arrêtés.

« Jean a tué un soldat qui outrageait sa mère, et elle a été grièvement blessée en couvrant son fils de son corps pour l'empêcher d'être massacré par les autres gendarmes. Pour Jean, c'est la mort sur l'échafaud ; pour sa mère, une prison éternelle.

« J'ai appris cela hier brusquement. Figure-toi un coup de foudre. Mon mari a été généreux et bon ; il est aussitôt parti pour Limoges, où nos amis ont été conduits en prison ; je n'ai pu l'accompagner, chère Hermance ; à peine ma main peut-elle guider ma plume ; tu t'en apercevras à mon écriture.

« Hermance, je n'ai jamais été plus heureuse..., je vais mourir...

« Depuis quelque temps je sentais mon ame brûler mon corps, comme une flamme trop vive brûle le foyer qui la contient ; j'avais perdu l'appétit, le sommeil, j'étais possédée d'une agitation fiévreuse, incessante ; mon esprit n'était pas un moment en repos, mon cœur battait deux fois plus fort et plus vite qu'il n'aurait dû battre.

« Ce temps-là a été délicieux... je vivais sans cesse par la pensée avec Jean et sa mère, j'avais la conscience d'accomplir mes devoirs envers M. Duplessis.

« Lorsque j'ai appris l'arrestation de Jean et le sort qui l'attendait, mon instinct m'a dit que je ne lui survivrais pas, et que ce n'était pas la peine de me mettre à le regretter.

« C'est mal de ma part, mais je n'ai pas eu un moment la pensée de le plaindre ; sa mort est belle et sainte, il mourra comme son père, martyr de la liberté. Mme Raymond est une femme antique, elle supportera ce coup comme la mère des Gracques ; tout est pour le mieux ; Dieu sait sans doute ce qu'il fait et ce qu'il veut !

« Je ne me sens pas d'aise. Tout va être bientôt fini ; j'aurai été pendant quelque temps la plus heureuse des créatures ; je n'aurai causé de chagrin à personne ; je n'ai rien à me reprocher. Jean ignore mon amour ; il n'aura pas à pleurer sa victime ; je délivre mon mari d'un très grand embarras. Malgré ses bonnes résolutions, ma présence aurait fini par lui être insupportable, il est excusable de ne m'avoir jamais aimée. Je ne peux m'expliquer d'avantage, chère Hermance : c'est son secret, non le mien.

« Notre tort, à M. Duplessis et à moi, a été de nous marier sans amour. Tu as, dis-tu, gardé mes lettres ; je désire, mon amie, que tu les lui envoies quand je serai morte. Il est jeu-

ne encore ; il se remariera, et peut-être en apprenant ce que ce mariage a été pour moi, il réfléchira et n'aura pas le courage de se remarier dans des circonstances pareilles, et d'exposer une pauvre jeune fille à souffrir ce que j'ai souffert, ou pis encore.

« Sauf toi, bonne et tendre amie, je ne regrette personne au monde.

Maman me pleurera trois mois environ ; mon père aussi. Ses larmes couleront ou s'arrêteront selon l'exacte durée des larmes de ma mère. Pauvre chère mère ! ne va pas croire qu'il y ait la moindre amertume dans ma dernière pensée pour elle. Non, non ; elle m'a aimée autant qu'elle pouvait m'aimer. Malheureusement, je n'étais pas *morale*ment sa fille ; sans cela, j'aurais vécu comme elle, vieilli comme elle ; si, comme elle, j'avais eu une fille, je l'aurais mariée, certaine d'avoir assuré son bonheur, si j'avais pu lui donner cent mille écus de dot et ce qu'on appelle un *galant homme* pour mari.

« La fête de ma jeunesse n'aura pas duré longtemps, ma pauvre Hermance ! elle a duré tout le temps du séjour de Mme Raymond ici, et même après son départ j'ai encore eu de bons jours.

« Ne me plains pas : j'ai vécu plus durant ces mois-là, grâce à Mme Raymond et à son fils, que je n'aurais vécu sans eux pendant ma vie entière.

« Quelle chose bizarre que la destinée, dis, Hermance ?

« Qui m'aurait dit il y a quinze mois, que je devais aller mourir dans ce château dont je n'avais jamais entendu parler, y mourir seule, éloignée de toi et de ma mère, et que mes derniers regards s'arrêteraient sur cette tapisserie blanche avec ses Chinois rouges qui décoraient ma chambre, et qui me fait en ce moment un effet singulier...

« Où serais-je, que serais-je, si M. Duplessis n'avait pas eu un beau jour la fantaisie de se marier, et s'il n'avait connu ce bon M. Barantin, notre notaire ?

« A quoi tiennent nos destinées, cependant !
« Comme mon mari va être surpris à son retour ! car j'ai le pressentiment que je ne le reverrai plus.

« La dernière impression qu'il m'a laissée aura été bonne et douce : je lui en sais gré... S'il avait voulu pourtant revenir à moi, quand j'allais à lui, notre vie pouvait être si heureuse... Cela était-il si impossible ?

« Tu le vois, Hermance, tout est pour le mieux... Entre nous, je crois que je ne passerai pas la journée... Figure-toi que, si cela se peut dire, je ne sens plus mon corps. Tiens, en ce moment, je regarde mes doigts écrire... il me semble que je vois la main d'une autre personne ; et puis, autre singularité dont je m'aperçois à l'instant même... je vois tout comme

si je regardais à travers des lunettes bleuâtres et un peu troubles... Oh ! mais, si troubles, que je...

Ici la lettre était interrompue. Quelques caractères informes prouvaient que la malheureuse enfant avait encore essayé d'écrire malgré l'obscurcissement de sa vue, et la défaillance de ses forces.

En effet, Albine, bientôt saisie d'une sorte de suffocation, s'évanouit entre les bras de Mme Claude. Ce fut alors que celle-ci, très-alarmée, dépêcha un de mes gens à Châteauroux, afin d'en ramener à l'instant le meilleur médecin de la ville.

Le lendemain du jour où Albine avait écrit sa dernière lettre à son amie, j'arrivais à la Riballière au galop des chevaux de poste. Le bruit de leurs grelots ayant sans doute averti mes gens de mon arrivée, je vis de loin Mme Claude accourir sur le perron.

Quoique le soleil fût à son déclin, le jour était encore très-élevé : aussi, je fus frappé de voir les deux fenêtres de la chambre d'Albine intérieurement éclairées ; je descendis rapidement de voiture, et me rencontrai au milieu du perron avec Mme Claude, qui s'écria, en étendant les mains vers moi comme pour m'arrêter :

— Monsieur... Ah ! monsieur, ne montez pas !

Seulement alors, je m'aperçus que Mme Claude était affreusement pâle, et que les larmes avaient rougi et enflammé ses yeux.

Je restai pétrifié ; une sueur froide inonda mon front, mon gosier se serra, je ne pus articuler une parole.

— Monsieur, répéta Mme Claude en balbutiant d'une voix altérée, — je vous en supplie, ne montez pas là haut.

— Pourquoi cela ?

A ce moment, j'entendis des coups de marteau résonner sourdement ; je poussai un cri si déchirant et tellement significatif, que Mme Claude me comprit et me répondit en sanglotant :

— Oui, monsieur... Depuis hier à cette heure... tout est fini... Les lueurs que vous voyez, c'est la lumière des cierges.

J'appris par Mme Claude que l'agonie d'Albine avait été douce ; elle s'était éteinte sans douleur apparente ; la pensée l'avait sans doute abandonnée lorsque les forces lui manquèrent pour achever la lettre qu'elle écrivait à son amie.

Selon le désir d'Albine, Mme Hermance de Villers m'envoya les lettres qu'elle avait reçues au sujet de notre mariage.

Voilà comment cette correspondance était tombée en ma possession.

La famille d'Albine voulut que son corps fût rapporté à Paris, où on lui fit de magnifiques funérailles.

Ce premier épisode de ma vie de mari n'a pas besoin de commentaire. Fatigué, blasé par les excès, j'avais fait ce qu'on appelle *un mariage de convenance*.

EUGÈNE SUE.

FIN.